



©FMD

# HOMMAGE

## À UNE RÉSISTANTE DÉPORTÉE

### GISÈLE GAUDIER



Madame Ovaere-Raudet, fille d'un résistant berruyer (M. Raudet, garagiste de la rue Jean Baffier et qui faisait passer la ligne de démarcation avec le réseau de Madame Gaudier) a contacté récemment l'AFMD DT 18 pour transmettre le témoignage écrit de Madame Gaudier Gisèle, devenue Madame Damancourt.

C'est un privilège pour nous de recevoir un tel témoignage et un devoir de le transmettre en le publiant dans notre journal.  
Ce récit, non terminé, n'en est que plus émouvant.

Madame Gaudier Gisèle est née le 20/12/1913 à Maillot (89), elle est décédée à Nice le 5 avril 2010, à l'âge de 96 ans. Avant sa déportation, elle résidait à Paris où elle exerçait la profession d'infirmière.

Arrêtée le 17 mai 1942, elle fut d'abord écrouée à Fresnes puis déportée à Lübeck- Lauerhof le 17/09/1943, transférée ensuite à Ravensbrück et, enfin, à Mauthausen le 07/03/1945, sous le sigle Nuit et Brouillard.  
Epuisée, malade, elle entra au Revier le 07/04/1945. C'est là que la Croix-Rouge la trouva, inanimée, et la fit rapatrier sur Annecy le 22/04/1945.

# **MA VIE DE DÉPORTÉE POLITIQUE**

**par Gisèle GAUDIER**

*Ce n'est pas pour rapporter les horreurs d'une vie de déportée politique que je relaterai mon calvaire. Mais il faut dire la vérité sur les traitements que nous avons subis et c'est parce qu'il ne faut pas qu'on oublie, parce qu'il faut qu'on sache, que je raconterai en toute simplicité les heures terribles qui furent les miennes et que bien des femmes françaises ont vécues comme moi.*

*J'ai été arrêtée le 17 mai 1942 au n° 7 de l'avenue du Général Laperrine à Paris en mon domicile particulier. La Gestapo est venue frapper à ma porte à 6 heures du matin, et ce jour-là, la maison étant cernée, je ne pouvais plus faire fuir le pilote américain que j'hébergeais. Abattu par la D.C.A. à Vieille Eglise (Nord), il était chez moi en attendant son retour clandestin en Angleterre, la veille de ce 17 mai j'avais réparti chez des amis les autres pilotes américains qui m'avaient été confiés. La Gestapo survenant ainsi à l'improviste avait donc, en la personne de cet étranger, la preuve d'une partie de mon activité clandestine. Et si elle a interné le pilote dans un camp de prisonniers parce qu'on pouvait faire la preuve qu'il était vraiment soldat, elle m'a emmenée immédiatement pour me mettre au secret et pour me faire subir les interrogatoires. Je n'étais pas un soldat régulier, mon sort ne devait pas être doux, convaincue que j'étais d'activité en faveur de l'ennemi. Je fus donc écrouée à Fresnes. A partir de ce moment, les heures pénibles commencent.*

## **Les interrogatoires :**

*On ne me laisse pas moisir dans ma cellule, ces messieurs tiennent à m'interroger immédiatement. La porte s'ouvre et c'est menottes aux poignets que je suis conduite au Ministère de l'Air ou à d'autres bureaux. On m'interroge, on commence à 6 heures du matin, on finit à minuit. Toujours je dois rester debout. A peine avais-je le droit de temps à autre de me reposer quelques instants. Je puis dire que la journée semble longue, bien longue dans ces conditions. On me changeait de locaux, mais c'était toujours les mêmes questions, ai-je besoin de dire que le procédé habituel ne me fut pas épargné ? Ils m'ont battue pour me faire parler. Je crois que cela m'a donné du courage pour rester muette et pour mûrir les idées. Un jour en route sur un interrogatoire, je saute de la voiture qui me transporte, prends de l'avance sur mon gardien et me précipite dans le métro. Une rame est là, elle va me sauver, me conduire vers la liberté et vers le travail clandestin. Hélas, l'employé du portillon, un mauvais français que j'ai maudit plus d'une fois, ferme l'entrée et ne veut rien entendre, la meute enragée est à mes trousses et me reprend. Adieu liberté un instant entrevue ! Il va falloir subir la sanction immédiate des privations et le dossier portera comme aggravation cette tentative d'évasion.*

## **Fresnes :**

*Pendant quelque temps je ne suis plus interrogée et je vis dans ma prison de Fresnes toujours au secret, pas de compagnes, pas de codétenues. Ma cellule fait environ un mètre cinquante sur deux mètres, un lit de camp, pas de visite et le plus pénible : interdiction de recevoir des colis. Pas de colis, pas de correspondance, pas de promenade dans la cour, je suis donc une emmurée vivante, une cloîtrée, mais l'espoir vit et aussi le désir de m'évader une autre fois. Je reste ainsi pendant quelques mois à Fresnes, sauf un court séjour à la Santé où j'ai assisté à une scène déchirante : nos bourreaux vont exécuter 19 de nos compagnes. Dans un raffinement de cruauté ils donnent des cigarettes à ceux qui vont mourir, ils leur permettent même d'aller voir des codétenus sous bonne garde certes et de leur en offrir une. Nos gardiens voulaient ainsi briser notre moral, mais au lieu de cela, la ferveur grandit et des cellules monte un chœur ardent ou alterne la Prière et le chant de la Marseillaise et de l'Internationale. De tout notre cœur nous soutenons ceux qui ne reviendront plus et ces voix qui s'élèvent nous donnent confiance dans l'avenir.*

## **La condamnation :**

*Vint le jour de ma condamnation. Vers 4 heures du matin la surveillante se présente à moi avec un papier. Elle m'engage une dernière fois à dire toute la vérité car, me dit-elle, aujourd'hui vous connaîtrez le jugement. On m'emmène au siège du Tribunal de la Luftwaffe. Je continue à prendre sur moi toute la responsabilité pour que ceux qui furent arrêtés chez moi ne soient pas condamnés. On m'impose un avocat allemand soi-disant pour me défendre, mais en réalité pour m'espionner. Je me méfie et s'il pensait apprendre quelque chose il a été déçu. Vers midi lecture du jugement : double condamnation à mort, oui condamnée deux fois à mort : 1° - pour aide à l'ennemi, 2° - pour une histoire plus ancienne : mon activité à la ligne de démarcation. J'avais en effet passé des centaines de prisonniers français, des jeunes gens allant en Afrique du Nord et surtout du courrier et des messages. Le dossier de Bourges où j'avais fait de la prison a suivi et est venu renforcer encore mon dossier de Paris. Résultat : condamnée deux fois à mort.*

## **Dans l'attente :**

*Cependant, je continue à rester à Fresnes. Ce sont des jours d'attente anxieuse. Serai-je exécutée ou non ? Seule dans ma cellule, je ne sais toujours rien. En principe, après la condamnation on devrait avoir droit aux colis et aux visites de la famille. Je n'en ai jamais bénéficié. Pourquoi ? Je n'ai pu le savoir mais j'ai pensé que mes gardiens me laissaient au secret parce qu'ils n'avaient pu faire sauter le réseau pour lequel je travaillais. Plus tard, j'ai su que ma famille avait fait une demande de recours en grâce et que cette demande fut rejetée. Je vis donc dans l'attente. Même au seuil de la mort l'imagination embellit la réalité et permet de faire des rêves. Un instant j'ai même cru à la liberté possible quand la surveillante vint me dire de faire mes paquets. Un quart d'heure après, on m'introduit dans un bureau, on m'enlève ma chevalière, mon bracelet, ma broche, mes*

*papiers. A ce moment ce n'est plus l'image de la liberté qui me sourit, je pense à la mort, c'est peut-être le départ vers le poteau d'exécution. Mon esprit ne veut pas accepter cette idée et je me persuade que c'est encore un moyen bien allemand pour me faire parler. Du coup tout le courage, tout l'aplomb reviennent. Je suis à nouveau calme et maîtresse de moi-même et la mort recule encore.*

### **Départ pour l'Allemagne :**

*C'est une voiture cellulaire qui me prend en charge. Je ne puis dire à quelle gare on me conduit, je n'ai presque rien vu, le passage de la voiture au train fut très vite fait. Je reçois pourtant un colis de la Croix Rouge, j'avais donc un peu de nourriture pour le voyage. Le train se met à rouler. Rien ne vient couper ces longues heures de voyage debout toujours. Pourtant, voici qu'un S.S. ouvre la porte et me dit en français d'une voix rauque «**c'est la frontière, ici vous quittez la France et vous ne la reverrez plus jamais** ». Je ne puis dire la douleur qui me torture à ces mots, mais il est facile de l'imaginer. Dans un sursaut de courage et de curiosité, je pose cette question : «si je ne dois pas revoir la France, c'est que vous allez m'exécuter en Allemagne». Il me fait comprendre laborieusement que si je ne suis pas exécutée, ma vie se passera à charrier des cailloux, du sable et du ciment pour la reconstruction de l'Allemagne quand la guerre sera terminée. C'était là le programme nazi : l'Europe entière aurait travaillé pour eux, serait tombée dans l'esclavage et les résistants auraient été exterminés, soit par les balles, soit par les travaux forcés. Ne l'oublions pas surtout quand on sait avec quelle somme d'humanité on traite les prisonniers allemands et quels égards on témoigne même au S.S.*

### **En Allemagne :**

*C'est à Francfort que je descends du train pour la première fois et là je me trouve au milieu de nombreuses compagnes, des officiers et des soldats allemands prennent livraison de la cargaison et, à pied, nous gagnons la prison. Un petit morceau de pain constituera notre repas. A nouveau on prend notre identité, il faut encore répondre à de nombreuses questions. Sans doute cherche-t-on à relever des contradictions dans nos dires. Puis c'est le retour à la cellule individuelle ou mieux à la cage où je reste un mois au secret. Sans doute par crainte que je ne me sauve à travers les barreaux, on me met les menottes. Je les garde toute la journée, on ne m'en délivre qu'à l'heure de la soupe. Après ce mois, le chemin de croix continue, je suis transférée à Cassel puis à Hanovre, puis à Luneburg. Partout le même régime, toujours en cellule, comme nourriture : gamelle de soupe à midi, morceau de pain le soir. De Hanovre, j'ai conservé une impression de grandiose. La prison y est gigantesque et presque belle si l'on peut parler ainsi, mais ce n'est qu'une impression passagère.*

*Bientôt on m'emène à Lübeck. La saleté de mon corps est indescriptible, on m'enlève mon linge personnel et on me donne un uniforme après m'avoir permis de prendre un bain. L'uniforme de la prison se compose d'une robe noire très longue, d'une culotte tombant*

sur le mollet, d'une paire de chaussettes, sur la robe un petit tablier blanc, sur la tête un bandeau, aux pieds d'immenses sabots. Mais j'ai beau changer de vêtements, je reste en cellule et on continue de m'interroger. Après quelques jours je suis conduite au milieu d'un parc, j'admire les grands arbres et ne puis cesser de regarder le ciel, il est beau, il est clair. Un officier arrive avec mon dossier. Un soldat s'approche pour me bander les yeux et me dit gravement que mon recours en grâce est rejeté. Il suggère que le moment est venu, je vais être exécutée, je me prépare à l'inévitable et je pense à ma mère lorsqu'un officier flegmatique s'avance et me demande : «Allez-vous nous dire la vérité». Cette phrase est de trop. La pensée de la mort me quitte, je réalise que tout cela n'est que mise en scène, le courage grandit, je ne dis rien ni sur l'organisation, ni sur mes amis, on me ramène à ma cellule et je reste au secret. C'est le calme pendant un moment, si je souffre beaucoup, c'est de la faim : j'ai une louche de feuilles de betteraves desséchées et un morceau d'environ 150 grammes de pain pour la journée. Quelle force de caractère ne faut-il pas pour garder la moitié de ce pain pour la fin de la journée. Une soupe de rutabaga, c'est peu de chose, et cependant j'avoue que j'étais souvent heureuse de trouver des épluchures dans cette eau insipide. Je les mangeais en les savourant, La Faim est terrible. Après trois semaines, on voulait m'enlever les menottes et me faire travailler pour l'armée. On m'apporte dans une boîte des milliers d'objets qui ressemblent à de gros clous à tête ronde. Il fallait limer en carré, et en faire 3 à 400, c'était impossible et c'était du travail pour l'armée. J'ai refusé en toute connaissance de cause, car ma décision était extrêmement grave pour moi. Nos bourreaux ne veulent pas nourrir des bouches inutiles et comme j'étais aux travaux forcés, mon cas fut encore plus grave. Les tribunaux qui m'avaient condamnée furent prévenus m'a-t-on dit. En attendant leur décision on me remit les menottes. Après quelques jours, nouvelle comparution devant les officiers. Ils me reprochent les bombardements que subit l'Allemagne, car ils sont dus, disent-ils, aux pilotes que j'avais hébergés et fait rentrer en Grande-Bretagne. Ils me menacent, mais je persiste dans mon refus de travailler pour la guerre, j'ai toujours souligné que je n'aurais pas la même attitude s'il s'agissait d'un autre travail. Voulait-on sans doute me mettre à l'épreuve. On m'apporte de la laine et un modèle de chaussettes. Je tricote, mais cela ne dure pas longtemps. Un matin à l'aube, par un temps pluvieux et froid alors que j'avais encore de quoi travailler, on me fait descendre. Je me retrouve dans un camion avec une vingtaine de compagnes, il y a là des pelles, des pioches, des fourches, quelle sera notre destination en ce matin bien accablant ? Une demi-heure de trajet et nous voilà sur un terrain immense, il s'agit de construire une ligne de chemin de fer et de caler les rails en mettant les cailloux sous les traverses. Les S.S. avec leurs chiens nous encadrent ; on nous promet une meilleure nourriture à condition de faire ce travail. Leur sollicitude va même jusqu'à nous laisser lire des livres offerts par la Croix-Rouge Française. Mais après la surprise du premier jour, je réfléchis : c'est le bagne, jamais on ne travaille assez ou assez vite pour nos gardes-chiourme de S.S. Et j'étais battue, battue comme les autres, non, assez pour moi, je préfère mourir et je refuse de continuer ce travail de forçat. Qu'importe les privations supplémentaires, les fouilles des cellules, la vérification des barreaux et la main sale d'une sadique qui ne recule pas devant une visite intime pour voir si je ne com-

*munique pas avec mes compagnes. Je ne suis pas seule à rester ferme dans ma résolution, nous sommes cloitrées dans nos cellules, préférant le froid et l'humidité de nos murs à ce travail de forçat. C'était encore trop beau. On me met dans un cachot menottes aux poignets et chaînes aux pieds. (Je porte encore les marques des chaînes. La torture de la faim continue, jus de rutabaga et une tartine de pain par jour, voilà ce qui empêche de mourir mais ne suffit pas pour vivre. La volonté est forte et maintient le moral, mais la faim, la faim terrible fait souffrir et ruine la santé. Atteinte du choléra, je reste sans soins dans la fièvre, parfois on me donne quelques tablettes de tannin, c'est tout.*

### **Kottbus :**

*Un jour un convoi se forme, on vient me chercher. Je dois remettre l'uniforme et reprendre ma robe de Paris, le convoi, comme on le saura plus tard, prend la direction de Kottbus, c'est un train spécial, mais au lieu d'être isolée je suis cette fois avec des camarades. A l'arrivée, je quitte encore mes vêtements personnels pour prendre l'uniforme de ma nouvelle prison. C'est une robe noire avec un col jaune sans doute le signe distinctif des condamnées aux travaux forcés à perpétuité. Le pire, c'est la cellule, elle est peuplée de poux, de punaises et il n'y a pas de W.C. Dans un coin, un seau que ces messieurs appellent «Kubel», dessus, comme couvercle, un morceau de bois, si j'avais besoin de table, c'est ce qui en tiendrait lieu. A nouveau se pose la question du travail : Voulez-vous travailler ? Où ? A quoi ? A l'usine de conserves. Le mot est attrayant et déjà l'imagination galope. Ne pourrait-on pas voler un peu de ces conserves et se nourrir un peu ? La faim me pousse à accepter. Heureusement, à travers les couloirs j'entends des cris. Ce sont des compagnes qui me disent de ne pas accepter, c'est pour la guerre, c'est très mauvais etc., etc. Cette intervention de compagnes isolées, loin de moi, me décide, je refuse. J'ai bien fait, l'usine de conserves était une usine souterraine travaillant pour la guerre. Notre misère continue. On pouvait parfois croire que notre déchéance allait prendre fin, mais nos bourreaux avaient toujours d'autres idées, d'autres moyens de nous faire toucher une misère plus grande. Comme nous ne travaillions pas, l'ordre de nous emmener arrive. Le premier convoi part. A la sortie de la prison, nous sommes battues, battues comme des chiens parce que le convoi entonne la Marseillaise et celles qui restent nous crient leur courage. Chiens et S.S. nous conduisent à la gare d'où nous partirons pour Ravensbrück.*

### **Ravensbrück :**

*Nous arrivons dans ce camp un soir au moment de l'évacuation de Budapest. Beaucoup de réfugiés sur les routes que l'on disait Hongrois, évidemment je ne suis pas bien sûre et ma mémoire a des défaillances, les dates ne sont pas nettes dans mon esprit, mais je me rappelle cette grande porte imposante qui s'ouvre et se referme, une rangée de S.S., une nouvelle barrière. Puis cet immense terrain avec des maisons que nos gardiens appellent des «Blocks». Nous restons là dans la nuit sans couverture, sans manger. Le matin, on nous donne un bouillon chaud. Soudain les S.S. passent, ils nous font déshabiller et passer à la douche. On nous coupe encore les cheveux, nos vêtements sont ramassés et nous mettons*

une robe d'été légère. On nous en promet une plus chaude par la suite. Pour l'instant, nous tremblons dans le froid. Sur le dos, la croix des prisonniers politiques et le triangle rouge sur le bras. On nous conduit pour trois jours et trois nuits dans un hall glacial où, sans couverture, nous restons à même la terre, pas d'eau, pas de W.C. C'est un grouillement de gens au parler différent car il y a des déportés de tous les pays. Bientôt, le tri commence, on sépare les condamnés à mort des autres. Nous sommes conduites au block des N.N. Là, c'est la même surpopulation. C'est à 3 ou 4 qu'il faut coucher dans le même lit. Je rougis d'appeler cet amas de paille et cette unique couverture pour 3 ou 4 déportées. Ne parlons pas des poux, des puces, des punaises, c'est une armée qui vit avec nous et qui, dans ce manque d'hygiène, nous torture autant que le sadisme des nazis. Chacune a son numéro. Et ce sont des numéros qu'on vient chercher pour les corvées. Un jour, je suis prise ainsi pour remuer du charbon par un froid et pieds nus. Sur le dos, la robe légère. Souvent, on venait nous fouiller pour voir si nous n'avions pas un morceau de couverture sur le dos pour nous protéger un peu. Après ce travail pénible on nous donnait une soupe, une tartine de pain et une rondelle de saucisson. Plus dur que ce travail furent les appels. On nous réveille aussi bien à 3 heures, qu'à 4 ou 5 heures du matin. Nous sortons du block et nous restons là pendant des heures et des heures par le froid, la neige ou le soleil écrasant, et toujours debout. S'agissait-il de nous punir ? Nous restions ainsi des journées entières sans pouvoir quitter les rangs. Il fallait faire là où nous étions, nos compagnes relevaient celles dont le cœur flanchait. Il semble qu'on veuille nous tuer sans utiliser les balles, nos gardiens aiment à parler de mort naturelle. Un jour, pour ne pas aller au travail, pour ne pas charrier ce que les Allemands avaient volé dans toute l'Europe, je me suis cachée dans un autre block, mais le soir à l'appel il fallait revenir, je suis prise, comme punition on me met au bunker. Le bunker est un petit réduit en béton armé, on y est à l'écart. De nouveau on me coupe les cheveux. Mais il y a mieux : on me retire mes dents et couronnes en or, cela est fait par des mains grossières, les mauvais traitements pleuvent, je saigne, mais on me laisse sans soins. Nous sommes 15 ce jour-là à entrer au bunker, 8 y étaient déjà. Dans la journée on ne nous oblige pas à travailler, mais on nous expose aux intempéries : dans le vent et la neige et toujours debout. La journée est longue, pas le droit de s'asseoir ni de se coucher, je suis pourtant déjà bien fatiguée. La punition au bunker se termine. Le plus souvent possible, j'évite les corvées. Après quelques mois, c'est le départ.

Pouvons-nous tomber plus bas encore ? On ne peut le croire et cependant nous allons être plus malheureuses encore. On demande que celles qui ne peuvent pas marcher sortent en rang. Elles partiront en camion. Nous appréhendons le camion car celles qui l'ont pris ne sont jamais revenues, personne ne les a jamais vues. Je marche avec mes compagnes, mais n'en peux plus, je tombe, mes camarades me soutiennent, je n'ai plus de force. On signale mon cas à la sentinelle qui dit qu'un camion viendra me ramasser. Je marche encore car je sais que les malades, les fatiguées sont achevées par une balle le long de la route, je ne veux pas mourir. Mes compagnes me traînent encore et, finalement quand le camion arrive, on me hisse, on me pousse. Je tombe dans le camion évanouie, odeur épouvantable qui bientôt me ranime et machinalement touche ce qui est sous moi :

*c'est un monceau de cadavres. D'où viennent-ils ? Sont-ce les morts de la route ? Va-t-on les conduire, va-t-on me conduire moi aussi au four crématoire ?*

### **Mauthausen :**

*C'est ainsi que j'arrive en camion camp de Mauthausen. Les S.S. s'emparent de moi, des détenues en corvée vont décharger tous ces cadavres dont personne ne prend l'identité. Nul ne pourra par conséquent donner des renseignements plus tard aux familles. On nous donne un breuvage chaud, on passe à la douche. Des S.S. viennent nous badigeonner l'aisselle et l'entre cuisse pour tuer la vermine disent-ils. Puis c'est l'habillement : une chemise, un caleçon court. Après la douche, c'est ainsi que régulièrement vêtues nous traversons un terrain immense en plein hiver. Nous sommes à ce moment-là dans le camp des hommes, une muraille sépare les hommes des femmes. Nos compagnons nous encouragent, nous demandent si nous sommes françaises, si une telle est avec nous. Ils nous crient courage malgré les balles et les coups des gardiens. Arrivées dans l'enceinte des femmes, on nous laisse des heures et des heures avant de nous donner une petite soupe avec quelques épluchures, on nous donne un numéro qu'il faut savoir dire par cœur en allemand. On nous attribue un block. J'ai le numéro 85 201 et m'en vais au block des N.N., c'est un endroit épouvantable : du sang partout, mais pas d'eau, pas de W.C., à chaque pas, les matières des détenues, nos compagnes meurent en nombre. Les malades expirent sans soins ; nos gardiens désignent des corvées pour charrier des cadavres ou pour enfouir les matières. Et toujours les coups de lanières sur les reins, sur le dos. J'ai voulu accompagner une camarade jusqu'à la dernière minute, je suis parvenue à ce qu'on peut appeler une morgue. L'odeur des cadavres me poursuit encore. Combien y en avait-il ? C'était un tas énorme et des S.S. en blouse blanche donnaient des coups de bistouris dans le ventre, des coups de marteau dans les mâchoires, sur la tête. Ils font la récupération de l'or et des dents qu'ils mettent dans des corbeilles. J'ai eu l'impression que certaines camarades étaient à peine mortes et qu'une piqûre les auraient ranimées, mais pas un geste de secours, **c'est le domaine de la MORT.***

*Pensez, vous qui n'avez pas vécu cela, à la somme de courage, d'espoir qu'il faut pour résister toujours, pour garder la foi dans son idéal pour continuer de.....*

Ainsi, s'interrompt ici le témoignage de Gisèle Gaudier.